



Dernière page de la forme qui ne cesse d'évoluer, de l'explorer.

Courtesy François Tanguy

## fugue pour corps en suspens

Théâtre poétique qui se construit et se déconstruit dans un même mouvement, la dernière création de François Tanguy est aussi vertigineuse qu'envoûtante. En convoquant la forme musicale du ricercare, l'ancêtre de la fugue, le metteur en scène orchestre un ensemble de forces, tensions, impulsions, corps et mots entrent en collision.

**C**ela tient à la fois du grésail, de la grange ou encore de l'atelier d'artiste. Tables, chaises, lampes, grande palette de papier peint y sont entassées dans un arcant désordre. Une des lampes, comme exotisée par cet étrange agencement d'objets légalisés, il y a trois hommes que l'on aperçoit de dos avec leurs vestes serrées et leurs chapeaux. A leur façon, ils sont portés intrépidement de ce chaos bizarre. Assis devant une table, on dirait qu'ils attendent que quelque chose commence. Un spectacle, par exemple.

A sont apparues dans la lumière. Vagues de robes gouillées comme des crinolines, arborant de larges chapeaux ornés de rubans, elles évoquent ces femmes que Bacheldier comparait à des univers. On a alors le sentiment que deux univers se font face. Avec d'un côté la silhouette des trois hommes et au là, perchés sur une table, ces figures féériques surgies d'un monde ancien. A peine quelques minutes et déjà une intrigue a pris forme dans un dispositif à double détente ; le regard du spectateur que nous sommes devient dédoublé par celui des trois hommes représentés dans leurs forêts. L'attention est captivée mais l'on ne s'imagine pas pour autant assister au développement de quelque récit.

Car avec Récurrent, son dernier spectacle, François Tanguy ne déroge pas à sa règle qui est de ne jamais poursuivre de formes narratives, mais plutôt de mettre en œuvre des tensions, des glissements, des sauts ou sautillonnements dans divers champs d'intensité, non seulement chromatiques mais aussi sonores et plastiques. S'il fallait trouver une composition pour définir le mode opératoire de son théâtre en général, et plus particulièrement de ce si subtil et envoûtant Récurrent, ce serait du côté de la musique qu'il faudrait fouiller en pensant notamment à Purcell de la fugue. Ce à quoi renvoie d'ailleurs le terme "ricercare", défini en musique comme "une forme contrepointique mais détournée qui le

Agencement, ces plus tardives, et explore un terrain spéculatif de formes expérimentales, elles qui se trouvent enchevêtrées des chemins différents qui peuvent être sans être éliminés". Sans oublier que le mot renvoie aussi à l'état de recherche concurrentielle au théâtre de cet instable courrier de la forme qu'est François Tanguy.

"C'est un jeu de miroirs, toujours celui-ci à propos de Récurrent, cela provoque plus par ailleurs, par exemple, par collection dans les pièces comme qui espère des configurations d'espace. Il faut attendre le moment où se détermine. Les opérations se font autour d'un axe si l'on doit dans le dispositif d'ingénierie. Cela se crée dans les pièces, dans les trous d'air, par exemple de ce fait une activité de déplacement, de composition, de formes, de déconstructions, des représentations."

On pourrait ainsi parler d'une dramaturgie de la forme - qui serait tout le contraire d'une dramaturgie linéaire - au sens où la forme se crée ici de l'événement, de s'engendrer et c'est cela même qui constitue l'œuvre. En ce sens, la détermination de François Tanguy semble étonnamment ultime et définitive.

Car c'est bien dans un espace que les corps des comédiens évoluent, et leur présence a une influence : elle agit sur l'espace en question. Un espace axé sur lui de la perspective, composé d'un dense réseau de lignes, de plans, de hauteurs et souligné par un perpétuel réajustement, une réévaluation incessante de ses possibilités. La perspective, en ce démantèlement jour et nuit, est devenue l'élément central que ces trois hommes traversent à travers le jeu d'acteurs que l'on a de leur présence dans le dispositif scénique. Par exemple, comment le déconstruire les a conçus, ces corps, à partir du motif de l'élaboration : l'acte de l'usage et la position de la Vierge de l'autre côté. Il faut croire ce qui est en mouvement. Autrement dit, c'est de l'acte de travail à notre spectateur. Les formes ne sont donc transparentes ; on explore des potentialités plastiques, spatiales. Il faut se remettre en jeu une certaine vitesse de la perception. Ce qui se fait se défait dans un même mouvement. Donc ce qui compte, c'est le processus. Il faut se déconstruire, déjouer l'espace. Une instabilité qui ne laisse pas le spectateur en repos.

Ainsi de nos trois hommes qui ont abandonné momentanément leur corps pour se précipiter vers les deux femmes entre lesquelles tout

certaines violences à commencer de se manifester. Ce faisant, la distance est abolie et la situation bascule. L'espace se transforme alors et c'est comme si l'on était pris dans une fugue de rêve ou envoûté par le charme d'une dernière musique. Des champs de forces se réverbèrent dans un mouvement de médiation de l'espace et de la lumière. Ce qui finit par un instant est à chaque fois rejeté, excommunié au rythme balancé de réajustements incessants. Les corps des comédiens prennent parfois la consistance de simples mannequins qu'il n'y a plus qu'à emporter comme des accessoires que l'on déplace.

Des mots surgissent au cours de ces moments, comme suspendus - évoquant Villiers de Herbelay, Lucrèce, Carlo Emilio Gadda, Enzo Paci, Robert Walser, Kafka, ou encore ce rêve implacable de Nietzsche intitulé dans lequel elle voit son époux, le père Osip Mandelstam, tomber de sa chaise en sautant par la fenêtre tandis que le retentit comme elle peut elle se retrouver avec sa seule veste entre les mains. "C'est des objets, des plans qui font se dresser la langue en présent", observe François Tanguy à propos de ces formes, dont certains ne sont pas des humains et qui renouvellent parfois une bande-son très présente comme toujours dans ses dernières créations.

L'ensemble évoque un organisme autonome, vivant de sa vie propre à travers des impulsions parfois contradictoires. Une forme poétique d'une densité étonnante mais dont l'efficacité est aussi étonnante à son prévisible maléfice. Car tout cela est - sans surprise de l'expérience - une autre façon de faire du théâtre. Via José, c'est une machine qui fonctionne elle-même jusqu'à construire des lignes d'ordre scénique. Cela se joue à la frontière de la construction d'une forme dramatique, mais qui ne saurait être répétitive. Autrement dit, c'est une machine qui fonctionne comme telle. Une machine qui en crée d'autres ; toute la difficulté étant d'arriver à faire tenir ensemble ce corps constitutif et non consistant. Comme un espace inscrit qui maintient à la croisée des regards. Quelque part et dans tout. ●

MAGUIE LAMBLER  
- MONTAIGNE  
Théâtre de la Chapelle  
Du 27 au 30 septembre à 20h  
à 18 h et à 22 h.  
01 43 50 10 33